

## Familier et étranger à la fois

Louise Vigeant

---

Numéro 66, 1993

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Vigeant, L. (1993). Familier et étranger à la fois. *Jeu*, (66), 65–66.

# *S.V.P. mettre en scène*

Louise Vigeant

## Familier et étranger à la fois

*Tir & Lir.* Texte de Marie Redonnet, Paris, Éditions de Minuit, 1988, 77 p.

Tir et Lir, ce sont les deux enfants de Mab et de Mub. Tous les lundis, Mab et Mub reçoivent deux lettres, l'une de Tir, l'autre de Lir. Tous les lundis, Mub, après avoir lu les lettres à Mab, qui est alitée, et l'avoir consultée, répond à ses deux enfants. Dans ces lettres — la pièce «dure» dix lundis —, chaque enfant, après avoir annoncé une visite prochaine, révèle graduellement la détérioration de sa vie. Elle sera irréversible. Tir, engagé, perdra d'abord une jambe, puis les deux, et finalement la vie. Lir mourra, elle aussi, des suites d'une intense fièvre qui a fait fuir «ses clients». Les dernières lettres proviendront du major, le supérieur de Tir, et du médecin de Lir. Et ce sera aussi fatalement la fin pour Mab et Mub.

Mab. — C'est bientôt fini?

Mub. — Oui, bientôt.

Mab. — Je préfère que ça finisse dans la chambre. Nous avons reçu beaucoup de belles lettres.

Mub. — Oui, beaucoup, de belles lettres. Elles sont toutes là.

Mab. — Et tu en as écrit de bien belles, Mub.

Mub. — Merci, Mab.

Mab. — Je n'oublierai jamais tes lettres. Je m'en souviendrai jusqu'à la fin. C'est déjà la fin, Mub?

Mub. — Oui, Mab.

Mab. — Alors, adieu, Mub.

Mub. — Adieu, Mab.

L'écriture de Marie Redonnet, on le voit, va droit au but. Courte, sans être sèche, la phrase dit ce qu'elle a à dire. À mille lieues du réalisme psychologique, l'auteure s'engage au contraire dans cette voie qui propose de la vie une image si étrange qu'elle dérouté plutôt que de familiariser avec ce qu'elle représente. Un réalisme de l'étrangeté est-il possible? Le théâtre, souvent, se propose comme une loupe permettant de voir les détails de nos existences, les fils qui dépassent, ou ceux qui ne dépassent pas assez, ou encore comme un scalpel disséquant nos moindres comportements — avec parfois une grande acuité et d'autant plus d'efficacité. — Mais ici, c'est plutôt le gros plan fixe. Le gros plan

sur l'indigence, la souffrance, la solitude humaine. Sans discours sur cette indigence, cette souffrance, cette solitude. Gros plan sur le lien, fondamental, indéfectible, entre parents et enfants, cet attachement source d'émotions, et source d'angoisse, de regrets, de jalousie. Gros plan sur la responsabilité de l'être humain : «Tu crois que c'est de notre faute, ce qui arrive?» Et sur l'espoir. Bien mince.

Mab et Mub ont attendu fébrilement la venue de leurs enfants... même s'ils sont à l'origine des souffrances de Mab. Ils ont préparé leurs lits, leur ont écrit leur amour, leur compassion — sans atteindre au désintéressement — en même temps que leur propre misère. Car «il ne [leur] faut plus d'émotion». L'échange de lettres constitue leur existence. Recevoir les lettres, les lire, répondre à ces lettres, puis les relire. De la vie à la mort.

Oui, bien sûr, inévitablement, ne serait-ce qu'à cause de ces personnages, Mab et Mub, qui font penser à Nell et à Nagg de *Fin de partie*, le nom de Samuel Beckett surgit à l'esprit. Avec ces personnages aux confins de la vie, aux abords de la mort; avec ce lieu dramatique unique, hautement symbolique, une petite chambre à quatre lits, malodorante, où croupissent Mab et Mub; avec ces dialogues courts et ambigus qui disent la fatalité sans en avoir l'air, Marie Redonnet se place dans le sillon du génial auteur. Sans toutefois qu'il lui en porte trop ombrage. Car Marie Redonnet a une voix bien à elle, une voix à faire entendre.

Elle a elle-même déclaré devoir beaucoup à Beckett : «Je me suis dit qu'il fallait repartir de Beckett qui était la dernière écriture de théâtre qui comptait pour moi.» Et «il y a cette question : comment refaire aujourd'hui de vrais personnages de théâtre, en tenant compte de ce à quoi Beckett est arrivé<sup>1</sup>». Je ne saurais répondre à cette question. Cependant, je peux dire que la lecture de *Tir & Lir* m'a fait découvrir une écriture. J'y ai réagi comme aux premiers textes de Koltès, ou quand j'ai entendu pour la première fois, à l'Espace GO, les mots de Minyana ou ceux de Durif. Je ne fais de rapprochement ni sur le plan du style ni quant à la thématique, je compare seulement les effets que ces écritures ont eus sur moi : d'abord la surprise, causée par une sensation paradoxale, où se mêlent un je-ne-sais-quoi de familier et quelque chose de profondément étranger à la fois. Ensuite une fascination pour cette écriture qui, simplement, construit un univers... et le détruit au fur et à mesure. «Elles accouchent à cheval sur une tombe<sup>2</sup>».

J'aimerais bien voir *Tir & Lir* sur une scène, à Montréal. ◆

1. Voir «Marie Redonnet — *Tir et Lir et Mobie-Dig*, mis en scène par Alain Françon», propos recueillis par Irène Sadowska-Guillon, *Acteurs / Auteurs*, troisième trimestre, 1988, p. 122.

2. Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952, p. 154.